

Puis...

« Oui » — un seul mot désormais répété par toutes les bouches, prononcé par toutes les lèvres, agitant chaque cœur, se formant dans chaque esprit et s'imposant à toutes les consciences depuis que le sceau fut apposé sur Sidqi Pacha — ou plutôt sur la carrière politique de Sidqi Pacha — le jeudi soir où les circonstances implacables mirent fin à sa vie publique. Sidqi Pacha est un homme politique dont le temps est terminé. Le peuple en a fini avec lui, et la politique elle-même en a fini avec lui. Il n'y a là aucun doute possible. Un homme ne peut se consacrer à la politique que tant qu'il possède encore assez de forces et d'énergie pour porter ses charges. Or Sidqi Pacha ne possède plus rien de cela. Nous souhaitons sincèrement que Dieu lui accorde assez de force pour prendre soin de lui-même, préserver sa santé et accueillir le reste de sa vie dans quelque calme apparent. Mais il est difficile de ne pas penser que les trois années qu'il a passées à écraser sa nation, opprimer son peuple, humilier son pays et gouverner avec dureté l'ont privé à jamais de la paix intérieure. Aucun homme ne peut gouverner les affaires de l'État avec un thermomètre dans la bouche. Aucun homme ne peut porter les fardeaux de la politique lorsqu'il ne peut rester dans son bureau que deux heures — à peine davantage — avant que l'épuisement ne le contraigne à s'absenter des journées entières chaque semaine. Aucun homme ne peut soutenir une discussion politique pendant une heure avant que la faiblesse ne le submerge, qu'il annule ses rendez-vous et se retire chez lui pour se reposer. Oui, Sidqi Pacha n'est plus capable de vie politique — ni comme président du Conseil, ni comme chef d'une majorité parlementaire, ni même dans les cercles privés. L'espoir peut tromper Sidqi Pacha lui-même et lui faire croire qu'il possède encore certaines capacités ordinaires. L'illusion peut également tromper quelques-uns de ses fidèles partisans. Sidqi Pacha peut céder à cet espoir et se charger encore de quelques tâches politiques, et ses amis sont libres de l'y encourager. Mais une chose demeure absolument certaine : à partir d'aujourd'hui, Sidqi Pacha ne jouera plus aucun rôle dans la politique égyptienne. Et ce n'est pas seulement la maladie qui le chasse de la politique. La conduite qu'il a tenue contre sa nation pendant plus de trois années, ainsi que les résultats désastreux produits par cette politique au cours de cette longue période lourde et pénible, ont dressé devant lui des obstacles qu'aucun homme, même le plus fort, ne pourrait surmonter. L'ancien président du Conseil est donc condamné à un éloignement inévitable — non seulement du gouvernement et de la direction parlementaire, mais de toute la vie publique. Quel chef parlementaire peut être un homme incapable de parler à ses propres partisans plus de cinq minutes sans tomber d'épuisement ? Comment pourrait-il lutter et débattre ? Comment pourrait-il réfléchir, argumenter, opposer preuve à preuve et raison à raison ? Comment pourrait-il triompher de ses adversaires au Parlement, vaincre un ministère ou convaincre le peuple d'adopter une opinion plutôt qu'une autre ? Tout cela est devenu impossible — non seulement parce que sa santé l'en empêche, mais aussi parce que sa propre politique l'en empêche. Sidqi Pacha ne peut parler de liberté ni au Parlement ni hors du

Parlement, lui qui a emprisonné la liberté, resserré sa prison et prolongé sa captivité. S'il avait pu tuer la liberté elle-même, il ne s'en serait pas abstenu. Mais la liberté est plus forte que la mort et agit parfois davantage lorsqu'elle est captive que lorsqu'elle est libre. Sidqi Pacha ne peut parler de la dignité du peuple après l'avoir humiliée devant les étrangers, jusqu'à rendre manifeste leur mépris des Égyptiens, leur avidité à leur égard, leur exploitation et leur humiliation. Il ne peut parler d'honneur national après avoir tout fait pour pousser les hommes à oublier cet honneur. Il ne peut parler d'indépendance, qui est devenue à ses yeux un simple mot vide de sens, un jeu de rhétorique et de sophisme. Et quant à l'économie — que savez-vous de l'économie ? Quant aux finances — que savez-vous des finances ? Quant à la crise — que savez-vous de la crise ? Même si la santé et la force revenaient à Sidqi Pacha, même si l'éloquence et le talent lui obéissaient de nouveau, il n'oserait plus aborder ces sujets après avoir perdu le pouvoir, après que la police et les soldats aient cessé de le soutenir et que ses « amis neutres » l'aient abandonné. Car s'il essayait d'en parler, des millions de voix s'élèveraient pour lui crier : « Ne parle pas de l'économie que tu as ruinée. Ne parle pas des finances que tu as appauvries. Ne parle pas de la crise que tu as laissée dominer les vies humaines. » Et s'il le faisait malgré tout, il ne pourrait que rire de lui-même — et ses propres amis riraient également de lui. Pourtant, autrefois, on appelait Sidqi Pacha l'homme de l'économie, l'homme des finances, le solveur des crises. Tout éloigne désormais Sidqi Pacha de la politique. Tout impose aux hommes politiques de cesser désormais de compter avec cet ancien grand chef. Dieu a voulu — et nul ne peut résister à Sa volonté — que le registre de la vie publique de Sidqi Pacha soit fermé depuis jeudi. La description la plus juste de sa situation est peut-être celle rapportée hier par Al-Muqattam : le mois prochain il traversera la mer vers un lieu lointain où il pourra se reposer et être laissé en paix, où il ne parlera plus ni n'écrit, où il ne luttera plus ni ne combattrait, et où la politique cessera totalement de le concerner. Et maintenant que cette longue nuit de rêves et d'illusions s'est achevée, sur quoi le soleil se lève-t-il ? Il se lève sur Sidqi Pacha découvrant que toute sa grandeur n'était que poussière, tout son pouvoir une illusion et une ombre passagère qui ne lui apportèrent que des avantages éphémères tandis que l'Égypte subissait sous son règne quelques-unes des pires souffrances de l'époque moderne. Quant à ce que désire désormais la nation après avoir été délivrée de ce malheur, après que cette obscurité se soit dissipée et que ce cauchemar ait été levé de sa poitrine, les paroles abondent encore et l'imagination s'égarer dans toutes les directions. Mais la vérité du problème n'est pas encore apparue clairement aux hommes. Sidqi Pacha s'est emparé du pouvoir alors que la nation vivait dans la sécurité, et il l'a plongée dans la peur. La peur doit donc disparaître et la sécurité revenir. Il s'est emparé du pouvoir alors que la nation était prospère, et il l'a appauvrie. La pauvreté doit donc disparaître et la prospérité revenir. Il s'est emparé du pouvoir alors que la nation était libre, et il l'a enchaînée et opprimée. L'oppression et la servitude doivent donc disparaître afin que la liberté revienne, rayonnante et souriante, étendant ses ailes sur tous les Égyptiens. Sidqi Pacha a infligé tous ces maux à l'Égypte parce

qu'il a privé la nation de ses droits, gouverné contre sa volonté et soumis l'Égypte aux passions personnelles alors que tout aurait dû être consacré à l'Égypte elle-même. Les choses doivent donc revenir à ce qu'elles étaient avant que Sidqi Pacha ne se jette sur sa nation et ne s'empare du pouvoir. La nation n'acceptera rien de moins. Les affaires ne pourront être redressées sans cela. L'Égypte ne connaîtra pas la paix sans cela. Pendant ce temps, les vaincus et les déçus se rassemblent autour de leur chef vaincu et déçu, jouant la comédie d'un « parti politique » qui espère encore avoir une influence ou une parole écoutée. Rien aujourd'hui n'est plus ridicule ni moins digne d'attention en Égypte. Dans le même temps, les ambitieux avides de ministères se réunissent secrètement et publiquement, préparant des combinaisons et des arrangements, attribuant la présidence du Conseil tantôt à un unioniste, tantôt à un indépendant, puis entourant ce chef de groupes de noms et de personnalités unis seulement par leurs intérêts et leurs ambitions. Et personne ne parle de la victime innocente qui a souffert toutes les formes de tourment pendant plus de trois ans. Personne ne pense à soulager la nation, à lui rendre sa liberté ou à puiser sa force dans le peuple lui-même. Les vaincus cherchent vainement à cacher leur défaite, tandis que les ambitieux cherchent sans honte à bondir vers le pouvoir. Mais la nation regarde les premiers avec moquerie et les seconds avec défi, convaincue que ceux qui n'ont rien appris de la chute des vaincus et qui persistent à suivre la même voie subiront eux aussi la cruauté des circonstances, la trahison des jours et l'ironie du destin. Non, la question n'est ni de cacher une défaite ni de se précipiter vers le pouvoir. Ce que les circonstances imposent aujourd'hui avec dureté — et imposeront demain avec encore plus de violence — c'est que les vaincus se repentent des fautes commises contre leur nation et eux-mêmes, et que les ambitieux se délivrent de leurs faux espoirs et de leurs désirs avides. Tous doivent comprendre que la vie des individus est trop courte, trop étroite et trop insignifiante pour justifier des crimes contre les peuples, des offenses contre les nations et l'appropriation des droits appartenant aux autres. Ô Dieu, guide les ambitieux et les hésitants afin qu'ils comprennent leur devoir et qu'ils sentent profondément que le destin auquel Sidqi Pacha est maintenant arrivé n'est pas un destin qu'un homme doué de cœur et de raison pourrait jamais envier.